

ne. Bon orateur, il se produit à onze reprises avec un certain succès, parlant de Balzac, Flaubert, Zola et des écrivains norvégiens marquants de son temps.

Succès en Allemagne

Rentré en Europe, il s'installe un temps à Copenhague, réactive sa fibre conférencière, critiquant l'american way of life, le manque de culture et la suffisance d'une société tournée vers le profit. Tout en exposant une vision moderne de la littérature qui devrait s'intéresser aux courants souterrains de l'in-

Knut Hamsun dans sa jeunesse. ED. GAÏA

tériorité comme à l'imprévisible désordre des sentiments. Il est déjà porteur lui-même de nombreux textes qu'il doit d'abord se contenter de publier à compte d'auteur. Avant de trouver enfin un éditeur en 1890 pour *Faim*, un roman tendu qui est le miroir du froid et de l'obscurité où végète encore le débutant. Suscitant des réactions très contrastées en Norvège, le livre est remarqué par un éditeur allemand.

C'est le tournant. L'engouement constant que l'écrivain va rencontrer auprès du public germanophone sera le socle de son succès tout au long de sa carrière. De 1890 à 1920, l'année où le Prix Nobel lui est décerné, Hamsun publie une bonne vingtaine de romans sur des sujets très divers: le mariage, l'infanticide, le donjuanisme, le triomphe des parvenus, l'opposition ville-campagne. Et à chaque fois le romancier plaide

d'esprit et la brutalité du représentant de Hitler en Norvège, le Reichskommissar Terboven.

Clair, précis, sans concession, le biographe révèle toutes les pièces du dossier et bien sûr la personnalité même de Hamsun, sorte de démiurge autocrate et solitaire, amoureux des femmes sans les idéaliser, aveugle devant l'Histoire par amour de l'Allemagne et de son romantisme mythique, prétendument purificateur. I

> Ingar Sletten Kolloen, *Knut Hamsun rêveur et conquérant*, tr. du norvégien par Eric Eydoux, Ed. Gaïa, 750 pp.

plus de fleurs et de sang. C'est sur ce amer constat que repose cette fable subtile, riche en rebondissements, mais que domine tout entière la mélancolie des choses restées au seuil de leur accomplissement. D'ailleurs, «avez-vous jamais vu qu'un homme ait obtenu celle qu'il aurait dû obtenir?»

> Knut Hamsun, *Victoria*, traduit du norvégien par Ingunn Galtier et Alain-Pierre Guilhaon, Ed. Gaïa, 124 pp.

THÉÂTRE TOUT PUBLIC

13 mars 2010 LA LIBERTÉ

Quand la réalité guette derrière le rideau

CORINNE JAQUIÉRY

«En fait, la vie est moche!» La phrase fuse spontanément à la sortie du spectacle *Les chevaliers Jedi ont-ils un bouton sur le nez?* Malgré sa scénographie ludique, cette pièce au titre rigolo ne l'est pas pour autant! Mathilde, dix ans, l'a bien compris. L'histoire de Kiral, préadolescente perdue entre ses parents divorcés et son grand-père décédé, n'affiche pas le rose bonbon des productions Disney. Pour Anne-Cécile Moser, metteuse en scène du texte de Camille Rebetez, l'idée était d'évoquer une petite fille mal dans sa peau qui se sert de son imaginaire pour s'évader de sa réalité. Pense-t-elle avoir donné suffisamment de clés aux jeunes spectateurs? «Ce spectacle a plusieurs portes

d'entrée. Visuelle pour les petits, axée sur le langage d'aujourd'hui pour les ados, plus symbolique pour les adultes.»

Sophie Gardaz, directrice du Petit Théâtre de Lausanne, constate cependant que les auteurs de théâtre pour enfants privilégient actuellement des thématiques graves comme la maladie ou la mort. «Il y a un certain goût pour parler du difficile, de l'étrange, du douloureux. Cela peut se révéler formidable, mais c'est parfois raté et beaucoup trop brutal. Il faut aussi encourager les auteurs à être optimistes et à garder leur âme d'enfant. Je pense notamment à des spectacles autour de la thématique du héros.» Elle ajoute qu'un baiser sur la bouche en «live» peut susciter

des réactions démesurées auprès d'un jeune public qui est encore à cent lieues de s'imaginer en amoureux actifs. «Attention cependant à ne pas céder non plus aux sirènes du pur divertissement sous peine d'exposer les jeunes spectateurs à la médiocrité.»

Thierry Loup, directeur de Nui-thonie à Villars-sur-Glâne, approuve. «De grands metteurs en scène comme Joël Pommerat ou Olivier Py s'intéressent au théâtre tout public. Je n'aime pas le terme théâtre pour enfants. La qualité des textes et de la mise en scène préside à mes choix. Les enfants sont un public hyperexigeant. Quant à aborder des thèmes difficiles, c'est possible, mais j'encourage les parents à en parler avec leur

progéniture.» Frissonner de peur ou de plaisir dans l'ombre et pourtant savoir que tout n'est qu'illusion ou représentation, tel est ce que devrait ressentir un petit spectateur devant n'importe quelle pièce de théâtre. Ce n'est pas toujours le cas lors qu'elle reflète les fantasmes psychopédagogiques des adultes.

«Les enfants ont un fonctionnement mental différent de celui des adultes, note le psychologue et professeur genevois Philippe Jaffé. On ne peut jamais savoir ce qu'ils retiendront et ce qu'ils feront de l'histoire qu'on leur raconte.» Pour ce spécialiste des traumatismes psychologiques de l'enfant, le spectacle pour enfants a évolué depuis quarante ans, passant sans cesse d'une extrême pu-

deur à une certaine brutalité. «Ce qui est nouveau, c'est le fait que l'on semble faire fi aujourd'hui de l'angoisse que l'on peut générer chez l'enfant. Les parents ont tendance à «adultifier» leurs enfants, à leur parler d'égal à égal pour évacuer une constante irruption du réel dans leur quotidien. Et cela se répercute dans la manière de raconter des histoires.» Le metteur en scène François Marin a su contourner cet écueil en prenant le biais de la fable avec son spectacle *Pacamambo*. «Je me suis toujours intéressé à la notion de perte et de disparition. Le texte de *Pacamambo* me semblait idéal pour libérer la parole autour du deuil. Il a une résonance intergénérationnelle. Il faut être attentif à qui on s'adresse, mais quel que

soit le public, il faut que la fin d'un spectacle soit une ouverture vers autre chose.»

Une petite fille confrontée à la mort de sa grand-mère décide de conserver son cadavre. *Pacamambo* aborde le douloureux thème de la disparition d'un être cher vu sous l'angle de la fable. Ce moyen ancestral de recourir à ce qui nous fait peur n'est pas toujours bien utilisé par les auteurs contemporains. Vivant à l'ère de la télévision et d'internet, les enfants sont assaillis par un déluge d'informations et plus encombrés par la raison que leurs anciens. Résultat? Ils peinent à prendre de la distance avec la réalité. I

Château Saint-Denis, Univers@lle, ce dimanche 14 mars, 17 h.